

Dans la semaine, nous mangions dans la cuisine, mais nous prenions le déjeuner dominical dans la salle à manger. Et la télé était allumée. Ce jour-là, on avait eu droit à Sonny and Cher.

— Ils ont l'air de s'amuser ces deux-là, a dit mon père. Regarde-moi ces têtes d'enterrement !

Et puis The Who.

— Mais regarde-moi cette tapette ! a dit mon père en voyant Roger Daltrey et ses boucles blondes.

— Et en plus il bégaie, a ajouté ma mère hilare. Un chanteur bègue, on aura vraiment tout vu !

Tu parles, Charles ! Pour nous, c'était un électrochoc. Roger Daltrey bégayant sur un rythme endiablé, *Why don't you all f-f-fade away*, contre les chœurs, *Talking 'bout my generation*. Les guitares qui se répondaient, *Don't try to dig what we all s-s-say*, Pete Townshend moulinant sur sa guitare, *Talking 'bout my generation*, John Entwistle qui portait haut sa basse sur la poitrine, *I'm not trying because a big s-s-sensation*, Keith Moon qui arrêta de marteler sa batterie pour taper ses baguettes l'une contre l'autre, au-dessus de sa tête, *Talking 'bout my generation*, Pete Townshend comme un forcené qui détruisait les amplis avec sa guitare, *I'm just talking 'bout my g-g-generation*.

C'était tout simplement magique. Ce n'était peut-être pas vraiment ma génération, ils avaient au moins dix ans de plus que moi. Mais la mienne s'inspirerait forcément de la leur.

Alors, dans la semaine qui a suivi, Geronimo a ramené le quarante-cinq tours à la maison. Je suis sûr qu'on l'a tellement écouté, qu'on pouvait voir les sillons en transparence à travers le vinyle. On a dansé et dansé dessus. Je prenais sa brosse à cheveux comme micro, et je bégayais comme

Roger Daltrey, pendant qu'elle s'était fait une guitare de sa raquette de tennis. Et puis, quand elle en avait assez de me supporter, elle retirait ce disque qui me plaisait tant, pour en mettre un de Michel Fugain. Ou de Gérard Lenorman, ou autre, je peux vous en faire une liste longue comme le bras. Alors, je débarrassais immédiatement le plancher. Elle portait ce qui était véritablement l'uniforme des minettes. Panty en dentelle dépassant de la minijupe en jersey, chemisier en polyamide luisant avec col pelle à tarte. Maquillage de poupée et des couettes à la Sheila. Elle lisait et collectionnait *Salut les Copains*, le magazine des jeunes, que lui donnait notre cousine Martine une fois qu'elle l'avait lu. Une revue illustrée sur la vie des idoles. Édifiant ! Tout ce que j'aimais !

Et puis un jour, peu de temps après, tout a basculé. Ma vie ne serait plus jamais la même. Je montais les escaliers et j'ai entendu cette voix de sorcière. Dans le salon, au rez-de-chaussée, ma mère écoutait *Summertime*, sa chanson préférée de l'opéra de Gerschwin, *Porgy and Bess*, dans la version morticole de Billie Holliday, et cette fois-ci quelqu'un d'autre chantait la même chanson, en même temps, dans la chambre de ma sœur. Et voilà que les deux femmes de ma vie faisaient un concours de bruit, et je supposais que chacune méprisait ce que l'autre écoutait. Sans savoir qu'il s'agissait de la même chanson. Je me suis arrêté sur le palier, le souffle coupé. La musique s'est arrêtée. Il n'y avait plus qu'un métronome. La voix a attaqué un gospel :

"*Oh Lord, won't you buy me a Mercedes Benz*". Ça vous filait froid dans le dos. Le désespoir à l'état brut. On aurait dit qu'on pouvait le toucher.

"*My friends all drive Porsches, I must make amends*". Et pourtant je ne comprenais pas les paroles, mais il y avait une

telle ferveur dans la voix, ça ne pouvait être qu'une prière. Quand je suis entré dans sa chambre, Geronimo pleurait. Deux larges rigoles boueuses coulaient le long de ses joues.

— Geronimo, mon Apache préférée, qu'est-ce donc que cette musique de fou ?

J'étais électrisé, tétanisé. Elle a levé vers moi ses prunelles, tels deux cormorans englués dans le pétrole de la marée noire.

— C'est Janis Joplin, elle est américaine et elle chante le blues et le rock. Le blues tout court, je connaissais. Ma mère écoutait Billie Holiday, mais ça ne me faisait pas ça. Pas du tout. Ça avait plutôt tendance à me faire bailler. Ce qui irritait ma mère au plus haut point. Elle m'envoyait dans ma chambre, cultiver mon ignorance et mon indifférence à la magie de la culture.

Geronimo avait pris une des grandes poubelles noires du jardin. Elle y jetait ses *Salut les Copains*, et ses vieux disques. « Mais tu ne vas pas jeter celui-là, tu l'adores.

— Maintenant que j'ai entendu Janis, je ne pourrais plus jamais l'écouter !

Toujours les grands mots ! Et elle remettait encore une fois la chanson. En attendant, moi, je voyais partir avec soulagement des disques que je trouvais horribles. Je ne suis pas gaspilleur. Mon père est auvergnat. Un de ses proverbes préférés dit que "Bon sang ne saurait mentir". Dois-je préciser que ce jour-là, je ne me suis pas senti le digne fils de mon père. Je n'ai rien trouvé qui vaille la peine d'être récupéré.

Je me demandais parfois comment ma sœur pouvait ramener autant de disques à la maison. Bien sûr, elle travaillait au Prisunic de la ville voisine pour gagner son argent de poche. Mais tout de même. Il y avait aussi les disques des copains et copines. Qu'elle ne rendait jamais.

— Elle m'a dit que je pouvais le garder.

Et puis aussi, les invendus. On reconnaissait les pochettes à une encoche particulière qui indiquait leur statut de denrées périmées. Ce dont je ne me suis aperçu que quelques mois plus tard. Je lui ai fait remarquer alors qu'elle me ramenait un disque des Stones, qui venait de sortir, qu'il était marqué du sceau infamant des rebuts. Elle a eu un sourire entendu.

— C'est vrai. Mais on a trouvé la pince à invendus sous le comptoir de la chef de rayon.

J'avais demandé à mes parents de m'acheter un électrophone. Ma mère m'a dit que si je le voulais, je pourrais en avoir un pour Noël. Mais je n'avais pas envie d'attendre jusque-là. C'était juste après mon anniversaire, au mois d'août. Sinon, il y avait un vieil appareil au grenier, qui fonctionnait peut-être encore. Je l'ai retrouvé derrière une montagne de matériel de camping. Je ne savais pas que mes parents eussent jamais campé.

— Ça n'a jamais servi, m'a dit ma mère. Encore une des lubies de ton père. Est-ce que j'ai une tête à faire du camping ?

Ma sœur ramenait de temps en temps des disques pour moi. Ils ne lui plaisaient pas, mais elle pensait à moi et à mes goûts pour la musique bruyante. Elle choisissait en devantant mes goûts, Alice Cooper ou le Velvet Underground. Elle encourageait mes goûts, sans savoir qu'elle me dirigeait vers ce qui allait devenir le Hard Rock, le Heavy Metal. C'est à elle que je dois d'avoir écouté pour la première fois Led Zeppelin ou Black Sabbath. En lisant *Rock et Folk*, qui allait devenir notre Bible, en lieu et place de *Salut les Copains*. Impossible qu'il n'y ait pas eu une intervention divine ce jour-là. On n'a pas vu le Saint Esprit tomber en langues de feu sur les apôtres, mais Il est bien tombé sur le Teppaz de ma sœur qui s'est mis à cracher les chansons de Janis Joplin. Peut-être que la voix

de Dieu m'a appelée ce jour-là. Et je ne l'ai pas reconnue. Peut-être aurais-je dû acheter une Fender pour aller arpenter le monde et semer la bonne parole.

Le lendemain de ce fameux jour, où Janis Joplin a fait irruption dans notre vie, je prenais le petit-déjeuner dans la cuisine avant d'aller au collège. Nous étions attablés, mon père, ma mère et moi, lorsque nous avons entendu le pas de Geronimo dans l'escalier. Le chat l'attendait devant la porte comme à son habitude. Quand celle-ci s'est ouverte, il s'est hérissé, a craché et est parti en courant. Nous avons alors vu émerger dans le couloir une étrange créature aux longs cheveux rouge sang. Vêtue d'une jupe indienne qui lui descendait jusqu'aux pieds et d'une blouse transparente en coton blanc brodé. La créature est venue s'asseoir à table, à la place de Geronimo. Ce n'est que là que je l'ai reconnue. Elle avait teint ses cheveux au henné et les laissait libres sur ses épaules. Elle était vêtue comme une hippie, et jamais son surnom de chef apache ne lui était allé aussi bien. Elle arborait une ombre à paupières d'un bleu violent sur lequel tranchaient ses cils charbonneux. Mon père, ma mère et moi, sommes restés sans voix. C'est mon père qui a retrouvé la sienne le premier.

— Tu ne comptes pas aller au lycée déguisée comme ça ? Tu vas me faire le plaisir d'aller te laver la figure !

— D'abord je ne suis pas déguisée, c'est comme ça que s'habillent les hippies ! Ensuite il est hors de question que je change quoi que ce soit.

— Et moi je te dis que tu ne sortiras pas comme ça !

— Je ne me laisserai plus jamais soumettre par un macho réactionnaire. Si tu veux, je peux faire aussi comme les féministes américaines, qui ont brûlé leur soutien-gorge au cours des manifs !

Elle a fait mine de retirer sa blouse transparente quand ma mère a poussé un cri :

— Non ! Tu ne vas pas te déshabiller devant ton frère !

Et à l'adresse de mon père :

— Elle ira au lycée comme il lui plaît. Si elle a envie d'être ridicule, tant pis pour elle !

Elle n'a pas ajouté : "Tant qu'on ne sait pas que c'est ma fille", parce que ça, c'était une évidence. Nous avons fini notre petit-déjeuner très vite et dans un silence de mort. J'ai regardé avec admiration la silhouette improbable de ma sœur partant au lycée sur son vélomoteur. Les cheveux rouges flottant au vent et la jupe à fleurs claquant comme un drapeau.

Et j'ai alors entendu ce long hurlement de bête blessée à mort. Ma mère découvrant les traces de ruissellement du henné sur le lavabo familial.

Geronimo entre en trombe dans ma chambre.

— Hé, Rase-Bitume, la tante Marguerite est venue prendre le thé. Je crois qu'elles parlent de toi.

Comme je l'ai déjà dit, la tante Marguerite, la tante de mon père, élève mon cousin, son petit-fils, depuis le divorce de ses parents. La pauvre femme est complètement dépassée par le rejeton de son fils, avec lequel elle a déjà connu maints déboires.

— Ils ont le diable au corps, ma tante, le diable au corps, martèle ma mère. Mais qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ! Et qu'est-ce qu'on va faire de ces petits démons ?

Je les écoute parler, l'oreille contre le plancher de la chambre de ma sœur qui est juste au-dessus du salon. Ma chambre à moi, elle est au-dessus de la cuisine. Un endroit pas vraiment stratégique dans la maison de mes parents, on y est que pour manger. Ma mère ne veut jamais aller prendre le thé